

## REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

**LE RÉVEIL**

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 3

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1895

No. 54

## SOMMAIRE:

Pères de Famille, veillez ! l'Instruction laïque en danger, *Duroc*. — L'Œuvre de l'abbé Proulx, V. R. U. L. M., septième article, La bonne Histoire, *Universitaire*. — Nos Richesses inconnues : Des trésors retrouvés, *Economiste*. — Les Patriotes du Nord : David Marsil et Wilfred Prevost, *L. O. David*. — Le plus tôt sera le mieux, De l'Événement. — Le Monument Maison-neuve, *Lynx*. — Les livres d'École, *Magister*. — Potiron, Scènes de la vie de caserne, *Georges Courteline*. — Chronique : Le "Moi," *Charles Fuster*. — A Aix-les-Bains, *François Coppée*. — Opinions : Celle de Frantz, *Caquet Bonbec*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal.

Nous publions aujourd'hui le deuxième numéro de la deuxième année du RÉVEIL. La malle du matin nous apporte les noms de cinquante-six nouveaux abonnés. C'est le plus fort contingent qui nous soit arrivé d'un seul coup. Nous demandons à nos abonnés de continuer ce prosélytisme et bientôt nous aurons une liste d'abonnés qui vaudra celle de tous les journaux *bien pensants* de la province. Les commentaires qui accompagnent ces envois de noms sont trop flatteurs, et nous nous abstenons de les publier. Tout ce que nous demandons aux zélés de notre journal, c'est de nous trouver chacun un abonné nouveau d'ici à trois mois, et nous serons forts. Quand à l'indépendance du RÉVEIL, elle est assez connue de ses lecteurs pour n'avoir pas besoin de réclame intempestive.

PÈRES DE FAMILLE, VEILÉZ !

## L'INSTRUCTION LAIQUE EN DANGER

### RÉFORME DU CONSEIL D'INSTRUCTION PUBLIQUE

Nous avons dénoncé avec toute la vigueur qu'il nous a été possible d'y mettre le plan conçu dans l'arrière-ban du cléricanisme pour mettre la main sur les écoles normales et détruire ainsi la source même du recrutement de l'enseignement laïque.

Les lettres de l'abbé Proulx que nous avons eu la bonne fortune de publier, grâce à l'incroyable présomption de ce procréateur de dix volumes de mémoires, ont éclairé le public sur le complot qui se tramait contre une des institutions qui nous sont les plus chères et que nous avons conquises après tant de luttes.

On peut dire dès à présent que le projet d'étouffement des écoles normales est tombé à l'eau ; s'il est vrai qu'un homme averti en vaut deux, ceux qui ont mission de défendre la cause populaire dans le Conseil de l'Instruction Publique de la Province seront sans excuse de se laisser surprendre.

Mais, il se prépare encore en ce moment même un autre mauvais coup dans l'ombre ; il se trame un nouvel attentat contre l'enseignement laïque, et cela en pleine cité de Montréal, sous nos propres yeux.

Sentinelle avancée de la liberté et du respect des droits des citoyens, le **RÉVEIL** se fait un devoir de crier aux pères de famille qui entendent jouir du droit de faire instruire leurs enfants à leur guise, hors de la férule ecclésiastique : *prenez garde à vous.*

Le Bureau des Commissaires d'Écoles Catholiques de Montréal est, on le sait, maître tout puissant en matière scolaire dans la cité. C'est lui qui a le contrôle de la distribution des fonds aux diverses écoles qu'il choisit à sa guise.

Or nous apprenons que ce Bureau vient de prendre la décision de supprimer complètement les octrois payés aux maisons d'éducation laïques pour ne subventionner uniquement que les maisons d'éducation sous le contrôle clérical.

En un mot, le plan est de détruire l'éducation laïque par la famine.

Ces bons commissaires, quels braves gens, hein !

Ah, on n'agira pas brutalement. Sûrement non ; ce serait mal connaître la race des tartuffes et des escobars qui poussent au projet que les supposer capables de conseiller la violence.

La violence est l'arme des hommes libres, tandis que la ruse et l'hypocrisie est l'arme chérie de Rodin et de ses alliés.

Non, on va tordre le cou tout doucement, tout gentiment, aux maîtres d'écoles laïques.

Ainsi on va commencer par les plus petits, en vertu de ce principe qu'étant moins puissants ils feront moins de bruit.

Et puis petit à petit on trouvera bien moyen de réduire les gros au silence.

D'ailleurs, c'est déjà commencé.

Déjà un certain nombre de maîtres d'écoles laïques ont été prévenus *officiellement* par le Bureau des commissaires qu'à l'avenir l'octroi dont ils jouissent allait leur être retiré et qu'ils auraient à pourvoir seuls à leur subsistance.

Tout le monde sait que c'est la ruine pour ces pauvres gens qui se livrent à la tâche si humble et si ingrate d'enseigner à la jeunesse.

Et pourtant, ils sont bien intéressants ces pauvres gens.

Obligés de lutter avec leurs faibles ressources contre les opulentes grandes maisons cléricales qui leur font une concurrence ouverte et cachée, une guerre de couteau et de stylet ; ayant pour la plupart à élever une grande famille quand les autres n'ont à songer qu'à leur ventre ; ne disposant que d'armes bien faibles pour faire rentrer les fonds qui leur sont dus, tandis que les autres savent se faire payer leurs comptes à coups de confessionnal ou même d'excommunication, ils n'en accomplissent pas moins leur noble tâche de faire des citoyens libres dans une société qui l'est si peu.

Voilà maintenant qu'on leur saute à la gorge. Nous appelons à notre aide tous les hommes de cœur, pour empêcher qu'un tel outrage se perpétre impunément.

Mais, nous dira-t-on, comment se fait-il que le Bureau des Commissaires d'écoles puisse prendre des mesures aussi vexatoires sans difficulté ; les laïques n'y sont-ils pas représentés et n'ont-ils donc pas la même responsabilité ? Admettez-vous qu'ils laisseraient s'accomplir un acte de ce genre, s'il était si criminel que cela ?

Cette objection, qui est fondée en théorie, est entièrement fautive en pratique, parce que les membres laïques du Bureau sont tous des hommes d'affaires ou de profession ayant de nombreuses occupations, des fonctions multiples et, à chaque instant, sont empêchés d'assister aux séances.

Quant à la gent cléricale, elle est toujours là au grand complet pour veiller à la caisse ; il n'en manque jamais un seul, oh ! mais là, non.

Qu'arrive-t-il ? c'est que les membres laïques qui se présentent aux séances sont toujours en minorité, et incapables de lutter, ils se voient passer sous le nez les mesures les plus réactionnaires et les plus rétrogrades, les plus vexatoires et les plus injustes. C'est ainsi que s'accomplissent les coups de Jarnac que nous avons dénoncés plus haut.

Maintenant, quel remède apporter à tout cela ? Comment empêcher l'existence d'un tel état de choses ?

Le remède est bien simple.

Pourquoi la cité de Montréal jouit-elle ? ou plutôt est-elle affligée d'une loi d'exception en matière scolaire ?

Dans toutes les municipalités, les citoyens élisent eux-mêmes et directement les hommes qui doivent avoir le contrôle des fonds des écoles.

Il n'est que juste que l'argent qui est payé par le peuple soit employé suivant les désirs de ce même peuple.

Et cet axiôme fondamental de toute communauté libre n'est en aucune façon altéré par la part monétaire que le séminaire de Montréal peut prendre à la complétion du fonds scolaire.

Cet argent n'appartient pas au Séminaire, il appartient aux pères de famille ayant des enfants à faire instruire, et de cet argent le Séminaire n'est rien que le *fidéi-commissaire*.

Le grand principe est que "*le père de famille est le SEUL maître de l'éducation de son enfant.*"

Le vote populaire doit donc, et doit seul, déterminer directement les hommes qui auront le contrôle de la dépense des deniers de l'éducation.

Les tendances et même les actes que nous venons de dénoncer imposent la réelle nécessité d'une réforme essentielle dans la Constitution du Bureau des Commissaires d'écoles catholiques de Montréal.

Ce bureau doit sortir des mains de politiciens cléricaux, fédéraux, provinciaux et municipaux.

Il doit revenir au peuple et sortir du peuple.

Il doit respecter la vieille tradition patriarcale et sortir du sein du peuple.

Pour cela, le Bureau des Commissaires d'écoles catholiques de Montréal doit être composé de membres élus directement par le vote populaire.

C'est une réforme que nous signalons et qui s'inscrit, dès aujourd'hui, dans les cahiers du Tiers-Etat Canadien.

DUROC.

## L'ŒUVRE DE J. B. PROULX, V.R.U.L.M.

### SEPTIÈME ARTICLE

#### LA BONNE HISTOIRE

Tout le monde connaît ce tableau popularisé par la chromolithographie et l'imagerie, tableau qui représente deux curés devisant gaiement à table, le verre en mains et le cigare à la bouche, et s'esclaffant au récit de l'un d'eux.

Les Actes des Gouverneurs, Administrateurs et Vice-Recteur de l'Université Laval, à Montréal fournissent, page 127 et suivantes,

une série de lettres qui contiennent un tableau de ce genre.

Qu'on en juge :

CXXIII

Québec, 84 rue d'Auteuil, 22 nov. 1894.

Le REV. J. G. PAYETTE, A. V. R.  
Montréal.

*Mon cher ami,*

J'ai reçu Valleyfield, et vos deux lettres du 21 du courant.

Il est cinq heures et le bateau n'est pas encore arrivé. Depuis cette nuit, la neige tombe à plein temps ; et ce matin, à 9 heures, nos Gouverneurs étaient enneigés sur le fleuve entre Trois-Rivières et Batiscau. Depuis, pas de nouvelles. A dix heures, j'étais chez le Premier avec M. Laviolette, qui parla fortement dans le bon sens. Il devait partir absolument, à 1 heure et 10 minutes, pour Montréal. M. Taillon dit qu'il le compterait comme présent, c'aurait été mieux s'il eût pu rester ; mais que voulez-vous ? Ses affaires ne le lui permettent pas. N'importe, que les affaires et les éléments se conjurent, tant qu'ils voudront, je suis rendu, le gouvernement n'y échappera pas. Six pouces de neige depuis ce matin. Croyez-moi toujours, en toute sincérité,

Votre ami dévoué,  
J. B. PROULX, *ptre.*

CXXIV.

Montréal, 22 nov. 1893.

Rev. J. B. Proulx *ptre* V. R.  
84, Rue d'Auteuil, Québec

*Monsieur le Vice-Recteur,*

Les fatigues de la nuit dernière (1) ont rendu la journée triste. J'ai reçu votre lettre de St-Martin et celle de Québec, avec les documents. Par la présente je vous expédie les cinq copies de la lettre aux Evêques, du commencement de septembre.

Je m'en vais passer le *thanksgiving day* à St-Lin, pour m'y reposer et photographier les ruines. Je ferai la petite commission de ce matin. Le vin sera donc tiré, et bu.

M. Venne me demandait au bureau ; je n'ai pu le voir à l'heure fixée.

Je demeure votre tout dévoué,

J. G. PAYETTE, *ptre*, A. V. R.

CXXV.

Québec, 84, rue d'Auteuil, 23 nov. 1893.

Rev. J. G. Payette, A. V. R.  
45, Place Jacques Cartier, Montréal.

*Mon cher ami,*

.....  
Passons aux affaires. MM. Grenier, Leduc, Racicot

(1) Un incendie avait détruit six maisons dans la ville des Laurentides, si près de l'église que cet édifice avait couru des dangers.

et Primeau, enneigés sur le bateau, descendirent aux Trois-Rivières après minuit, prirent le train du Pacifique à midi, et arrivèrent à Québec à 3 heures et demie. Je ne sus rien de leur arrivée avant 7½ heures que j'allai au St Louis pour avoir des nouvelles du bateau. J'y rencontrai MM. Racicot et Primeau, qui arrivaient de l'Archevêché, où ils avaient soupé.

Nous montâmes au Parlement ; MM. Leduc et Grenier nous y attendaient. Quatre ministres se réunirent, dans le salon du Premier, pour nous entendre : les Honorables Taillon, Beaubien, Nantel et Pelletier. M. Grenier lut la pétition des Gouverneurs, j'y ajoutai de longues explications sur la nature de nos besoins, sur la composition du Bureau des Gouverneurs, sur les garanties de succès que nous offrons : je terminai par la lecture de la lettre collective des Evêques de la Province de Montréal. Un reporter de journal assistait à l'entrevue, prenant des notes. La réponse de M. Taillon fut des plus bienveillantes. Les affaires sur ce sujet ont si bonne mine, que je m'en défie. Je ne suis pas accoutumé à des succès aussi faciles. Il doit me donner une réponse définitive sous peu.

Puis, j'eus une longue conférence avec M. Beaubien, à propos de notre Académie agricole. . . . Après dîner, dégustant le cigare, j'ai donné à la question des Ecoles Normales le plus grand tour de vis, de tous ceux qui aient eu lieu jusqu'ici ; je vous en reparlerai plus tard.

Au revoir, à St Lin, dimanche ; je n'étais pas pour y aller ; mais, dans une pareille occurrence, (1) je ne puis me dispenser d'y faire une apparition. Là, et alors nous déciderons le jour de l'assemblée générale des Gouverneurs.

Votre ami dévoué,

J. B. PROULX, *ptre.*

Pensez-vous qu'il vous font sauter-ça les gouverneurs et les gouvernements, entre la poire et le fromage !

UNIVERSITAIRE

NOUS RICHESSES INCONNUES

## DES TRESORS RETROUVES

A NOUS LE CAPITAL

Qui est-ce qui prétendait que le Canada était un pays pauvre, qu'il n'y avait pas de capitaux ; rien qu'un peu de terres en culture et beaucoup d'incultes ?

Nous a-t-on assez berné avec ces lamentations de Jérémie sur notre manque de fonds, tandis que c'est le fonds qui manque le moins ?

Mais, nous demandera-t-on : où voyez-vous tout cela ? où comptez-vous tout cet argent-là ?

(1) L'incendie.

nous ne l'apercevons pas à l'œil nu, il faut votre lunette grossissante.

La patrie canadienne est riche, disons-nous, parce qu'elle a beaucoup de curés.

Etrange, n'est-ce pas ?

Eh bien, suivez le raisonnement que nous inspire la lecture des nouvelles apportées par certains journaux bien pensants.

On y lit que Mme Mercier, mère du Rev. M. Mercier tué dans l'écrabouillement des pèlerins de Ste Anne à Craig's Road, vient d'adresser à la compagnie du Grand-Tronc une réclamation pour dix mille dollars d'indemnité en compensation du dommage résultant de la mort du susdit révérend curé.

Pour parler franc, la valeur du curé Mercier est cotée dans l'estimation de ceux qui le connaissent bien.

Combien y a-t-il, disons seulement dans la Province de Québec, de curés comme M. Mercier, aussi respectables et aussi utiles et aussi intéressants ?

L'Almanach en donne 720, sans compter les évêques qui doivent certainement valoir beaucoup plus cher, puisque le *Canada-Review* réclame de l'Archevêque CINQUANTE MILLE piastres.

Mais, n'ambitionnons pas, comptons seulement sur la propre cote que se donnent ces messieurs ou leurs mandataires.

Sept cents curés à dix mille piastres, cela représente un capital de plus de sept millions qu'on ignorait, mais qui n'est rien auprès de ce que nous pourrions établir si la valeur des membres des communautés religieuses avait été indiquée d'une façon aussi précise à la faveur d'un pieux accident dû à l'invocation des victimes elles-mêmes.

Les communautés d'hommes et de femmes, en les mettant l'une dans l'autre, doivent bien faire mille curés.

C'est encore un capital de dix millions ignoré.

Nous voilà bien près de vingt millions de dollars de capital absolument trouvés.

Et bien plus :

On a parlé des curés, mais on n'a rien dit des vicaires.

Voyons, combien peut-il donc y avoir de vicaires dans la province ?

Mettons trois mille.

Trois vicaires, l'un dans l'autre, peuvent bien faire un curé, ou même plus.

Entre eux quatre ils peuvent faire un évêque.

Mais n'exagérons pas.

Prenons trois vicaires pour un curé ; cela fait encore mille curés, c'est-à-dire, encore mille fois dix mille piastres ; ci : dix millions.

Nous voilà donc rendus à trente millions, valeur brute de notre population cléricale.

Nous l'avions et on ne le disait pas !

Allons encore plus loin :

Les statistiques de M. Johnston à Ottawa démontrent que les colons qui entrent dans le pays, représentent un acquit de mille piastres que nous devons encourager autant que possible.

Comment ! Rien que mille piastres pour un homme qui travaille, quand on peut faire venir, un homme qui ne travaille pas, mais qui, aussitôt curé, vaudra dix mille piastres et aura toujours eu sa petite valeur, comme vicaire expectant.

Allons, c'est bon, c'est dit.

Plus d'immigrants, plus de colons, plus de naturalisés, rien que des curés.

Et puis, un beau jour, le Canada aura une population de la plus haute valeur.

Ils ne paieront pas de taxes, ils feront travailler les vicaires et feront suer les apprentis vicaires.

Mais, quelle fortune ! vous figurez-vous CINQ MILLIONS de canadiens valant peu de chose, remplacés par CINQ MILLIONS de curés à DIX MILLE DOLLARS tête, ce qui représente CINQUANTE MILLIARDS DE DOLLARS.

Serions-nous riches !

La France n'a payé que la cinquantième partie de cela pour se libérer.

Zuze un peu, s'il fallait les acheter tous.

ECONOMISTE

## LES PATRIOTES DU NORD

## DAVID MARSIL et WILFRED PREVOST

Notre ami, Monsieur L. O. David, que nous persistons à appeler notre ami, bien qu'il s'en défende, a fait paraître dans la *Revue Nationale* une jolie étude sur deux vieux patriotes : Marsil et Prévost.

Dûssions-nous encourir encore une fois les foudres de M. David, nous empruntons à cette étude les premières pages vigoureusement troussées et très caractéristiques.

M. David nous pardonnera, mais, de grâce, qu'il ne nous désavoue plus !

S'il savait combien il a d'amis dans nos rangs !

Deux types de force, de vigueur physique et intellectuelle, survivants d'une génération de lutteurs, représentants de familles au caractère viril, à la tête ardente, au sang chaud, où les glaces de la vieillesse n'ont pas le temps de se former. Jeunes, bruyants, passionnés malgré leur soixante ans, aimant le plaisir comme à vingt ans, et cependant sérieux quand il le faut, instruits, attachés à leurs professions, deux têtes capables de tout comprendre et de tout faire. Leurs natures originales comme on n'en trouve guère, où l'on voit mêlés et en ébullition les éléments les plus disparates, le diamant, l'or, l'argent, le fer et le plomb, où tout se transforme comme par enchantement.

Rudes, violents, rugissant parfois comme des lions et un instant après, doux comme des agneaux ou des Conseillers législatifs, Marsil surtout, quand le cœur est touché. L'un, Marsil, médecin instruit, chirurgien distingué, l'autre, Prévost, avocat habile, tous deux tribuns puissants ; inondant les assemblées des laves brûlantes de leurs imprécations à la Camille, ébranlant les murs du Conseil législatif des éclats de leurs voix formidables. Aimant les périodes sonores, les invocations à la liberté, au patriotisme, à l'indépendance, aux sentiments humanitaires, tout cela accompagné d'arguments et de raisonnements solides.

Faits pour les assemblées populaires, pour les réunions tumultueuses, déplacés plus ou moins, par conséquent, dans le Conseil législatif dont les murs frémissent lorsque leurs voix s'y firent entendre la première fois. L'huissier de la verge noire faillit en perdre connaissance ; la verge lui tomba des mains et il crut qu'il rêvait, qu'il assistait à une séance de la Convention de 1793. Les petits pages accoutumés à l'éloquence douce et paisible des honorables conseillers eurent l'idée de s'enfuir, et l'orateur se demanda si on

ne devait pas enlever la masse pour l'empêcher d'entendre des accents aussi profanes.

Il ne suffit pas de les entendre, il faut les voir, Marsil surtout, avec sa taille de géant, et sa tête immense couverte d'une forêt de cheveux blonds descendant sur ses larges épaules. Il faut le voir, lorsque, secouant sa large crinière et se battant les flancs de ses larges mains, rugissant comme un lion, il menace ses adversaires. Et l'autre moins grand, moins gros, plus trappu, plus vif, plus violent, plus rugissant, aussi noir que l'autre est blond.

C'est un spectacle !

Ils ne sont plus tout à fait ce qu'ils étaient, ils ont fini par subir l'influence du milieu, de l'entourage, on dirait maintenant deux lions muselés ne faisant entendre des rugissement de temps à autre que pour l'acquiescement de leur conscience.

Mais c'est dans leur chambre privée qu'il faut les voir, dans ce qu'on appelle " La chambre des patriotes." Là, pas de muselage, pas de déguisement, ils sont chez eux et ils donnent libre cours aux flots de leur éloquence grandiose, depuis huit heures, quand le Conseil législatif ne siège pas, jusqu'au lendemain matin à trois ou quatre heures. On va à la chambre des patriotes en pèlerinage comme les Mahométans à la Mecque ; on est sûr d'y trouver la guérison de la mélancolie et de toutes les tristesses de l'âme. Là, vous pouvez entrer à toute heure et vous y trouverez nos deux patriotes, les cheveux et la barbe en désordre, la chemise ouverte sur la poitrine, les bretelles battant les reins, la pipe à la bouche et le verre pas bien loin, parlant, riant, gesticulant, prêts à pérorer sur tout, à raconter toutes sortes d'histoires, et à discuter sur tous les sujets avec une verve, un entrain, une vivacité et une force inépuisables.

Là, vous apprendrez l'histoire des patriotes, si vous ne la connaissez pas. Mais malheur à vous, si vous osez, sur un pareil sujet, exprimer des doutes et même manquer d'enthousiasme. C'est à qui des deux alors vous accablerez d'imprécations, et, en vain, vous essaieriez d'arrêter le torrent qui vous inonde. Une seule chose peut vous sauver, c'est que pour un mot ou une assertion risquée faite par l'un d'eux, l'autre lui tombe dessus. Alors c'est la lutte d'Agamemnon et d'Ajax avec toutes les apostrophes, le vocabulaire de gros mots qu'Homère met dans la bouche de ses héros. Ils sont superbes à voir et à entendre dans leur colère, et vous ne pouvez vous empêcher de rire et applaudir en même temps. Le tout se termine heureusement par un verre de vin.

Le lendemain ils sont à leur poste, graves comme des rabbins, et se préparent froidement à la discussion des questions inscrites à l'ordre du jour.

L. O. DAVID

## LE PLUS TOT SERA LE MIEUX

Nous trouvons, dans l'*Événement* du 12 courant, l'entrefilet suivant, que nous nous empressons de reproduire. C'est pour des articles analogues que le *Canada-Revue* a été condamné, et, en toute logique, nous demandons la condamnation de l'*Événement* et la nôtre, car nous avons les mêmes sentiments que le *Canada-Revue* sur cette question.

Le Conseil de l'Instruction publique siège en ce moment à Québec.

Grand nombre souhaitent et espèrent que ses délibérations aient pour résultat une entente relative aux réformes scolaire, dont l'adoption s'impose.

Pourquoi se le dissimuler plus longtemps ? Il existe parmi les membres du Conseil une divergence d'opinion assez prononcée sur certaines questions.

Laïques et ecclésiastiques ne pensent pas de la même façon, 1o. sur la manière dont doivent être distribuées les sommes d'argent affectées au soutien de l'Instruction ; 2o. sur la nécessité de l'uniformité dans l'enseignement, et 3o. sur l'obligation pour chaque instituteur d'être porteur d'un certificat de compétence.

Il est, croyons-nous, regrettable que l'on n'ait pu s'entendre sur les propositions Masson, qui étaient raisonnables et avaient l'approbation de tous ceux qui croient que notre système d'enseignement est susceptible d'amélioration.

Les pères de famille ont bien aussi leur mot à dire dans cette affaire d'éducation, mais on semble trop l'oublier.

Nous ne voulons pas être prophète, surtout prophète de malheur, mais nous prévoyons un danger sérieux pour l'avenir dans le refus constant des membres ecclésiastiques du Conseil de se rendre aux représentations et aux demandes des membres laïques.

Nous disons ceci en toute sincérité et dans un bon esprit, car nous croyons qu'à courte échéance nous aurons à rencontrer des difficultés sérieuses, en cette province, au sujet de l'éducation.

Nous ne sommes pas au nombre de ceux qui disent que notre système ne vaut rien et qui réclament à grands cris des réformes radicales. Nous croyons au contraire que, pris généralement, notre système est au moins égal à celui des autres provinces de la Confédération, mais certaines modifications s'imposent pour le rendre plus efficace, et le plus tôt ces réformes seront adoptées, le mieux ce sera.

Le *Monde* annonce que des changements importants vont être faits à la cure de St-Vincent de Paul de Montréal. On nous communique à ce sujet une correspondance que nous ne sommes pas prêts à publier.

## LES LIVRES D'ÉCOLES

On nous a souvent taxé d'exagération, sans pouvoir cependant, prouver cette assertion. Aujourd'hui, nous voulons parler des livres d'école et des prix arbitraires que les pères de famille sont obligés de payer tous les ans pour leurs enfants. Afin de donner une preuve convaincante, et bien démontrer aux citoyens qui paient des taxes qu'ils sont indignement exploités sous le rapport des livres d'école, nous allons publier chaque semaine le prix coûtant d'un ou plusieurs livres actuellement en usage dans les écoles.

Nous prendrons comme base moyenne une édition de 10,000 exemplaires et l'estimé portera sur les prix de la composition, du papier, de l'impression et de la reliure. Nous ajouterons même dans chaque cas le prix du clichage.

Pour les personnes qui ne sont pas familières avec ces termes de boutique nous donnons l'explication de ce dernier procédé. Lorsqu'une page de livre est prête à livrer à l'impression, on fait prendre une empreinte sur papier mâché qui est ensuite séchée au four, et devient très dure. Cette empreinte est mise de côté et lorsqu'on veut tirer une nouvelle édition, on coule une composition et on obtient de la sorte une planche métallique qui s'imprime absolument comme les caractères d'imprimerie ordinaires, épargnant ainsi le coût d'une nouvelle composition.

Nous croyons être en mesure de prouver conclusivement par ce petit calcul que le rendement moyen des capitaux investis dans la spéculation des livres d'école est de, au bas mot, 300 pour cent.

MAGISTER.

L'Exposition annuelle de la Province s'est ouverte jeudi à Montréal, et promet un succès phénoménal. Evidemment il y a encore beaucoup à faire pour sortir notre habitant de son apathie, mais ça vient, en dépit de la calotte, qui s'entête à nous tenir en bride. Encore quelques années, et nos gens comprendront que pour prospérer, il faut laisser le soin de notre salut éternel entre les mains du curé, qui a mission d'y voir, parait-il, mais qu'il faut soi-même s'occuper des intérêts temporels.

## POTIRON

SCENES DE LA VIE DE CASERNE

Au coup de midi, l'officier de semaine Mousseret, — un petit, tout petit sous-lieutenant sorti quelques mois auparavant de l'Ecole, — donna ordre de faire rassembler. Il dit qu'on allait procéder à l'appel des réservistes, et que les retardataires éprouveraient de quatre jours. Sur quoi le trompette de garde qui, de loin, guettait un signal, porta l'instrument à la bouche, et par trois fois, dans trois directions différentes, lança la sonnerie au passage :

Toi qu'arriv' de Mostaganem  
Prêt moi ta pip', que j' fume.  
J'ai pas d' tabac.

Chassé par les sous-officiers, le troupeau des vingt-huit jours remonta la cour du quartier ruisselante de soleil et se vint adosser aux murs des écuries en lignée interminable et bariolée : méli-mélo de toutes les castes et de toutes les armes, salade de jaquettes crasseuses et de blouses pâlies au lavage, faisant ressortir l'azur délicat d'un dolman, l'éclat d'une haute ceinture de spahi égarée là-dedans, sans que l'on sût pourquoi. Ces gens se poussaient du coude, ricanaient, — d'un rire niais de pauvres diables qui font contre fortune bon cœur et affectent de se trouver drôles, — tandis qu'aux fenêtres de la caserne, des centaines d'autres figures riaient aussi, des têtes que coiffaient la tache brune d'un képi ou le gris souris bordé bleu du léger callot d'intérieur.

" Appuyez à droite, appuyez ! hurlait le sous-officier de semaine. Le sept, le huit, le neuf, le dix, le onze et le douze, en arrière ! Et toute la bande, là-bas, demandez-moi ce qu'ils fabriquent. Voulez-vous appuyer, tonnerre ! Encore ! Encore, donc !... Pompiers, va ! — Là ! c'est bien ! Assez ! ne bougez plus."

Il s'élança, vint prendre la tête du rang dont il vérifia, l'œil oblique, l'alignement irréprochable. (Côte à côte, sans une parole, Mousseret et le fourrier du dépôt attendaient.

" Fixe ! " cria le maréchal des logis.

L'appel commença. Deux minutes, ce fut une kyrielle de noms fleurant tous les fumets de France : " Lecardonnec !... Pied !... Vidaline !... Laboulbène !... Mayeux !... Van der Straat !... Simon !... Boutique !... Fontbourgade !... de La Bergerie !... Sinoquet !... " Et les : " Présent !... sent !... sent ! Présent ! " se succédaient sans interruption, crépitaient comme une fusillade. Le beau temps tournait à l'orage ; par instant des nuages glissaient devant le soleil, projetés sur le sol en ondes galopantes. Des croisées ouvertes au vent, tout un train-train de vie active s'échappait, le bruit des lourds sabots trainés par les planchers, l'âpre grincement du chiendent sur les cuirs encroûtés de boue, mêlés à une voix lamentable qui sanglotait la *Patrouille allemande*, là-haut, sous la chute des combles :

De leurs soldats, la patrouille s'avance ;  
Écoutez le bruit de ses pas ;  
Pauvres proscrits, chantez, chantez plus bas,  
Si vous voulez chanter la France.

" Potiron ! " appela le fourrier.

Personne, cette fois, ne répondit. Simplement, sur toutes les bouches, un rire contenu grimaça, tant l'étrangeté du nom éveillait de gaieté.

" Potiron ! "

Même silence.

Mousseret intervint.

" Eh bien ? il n'est pas ici, Potiron ? — Non ? — Potiron !... Pas de Potiron ? C'est bien vu ? C'est bien entendu ? Adjugé ! "

Et au fourrier, à mi-voix :

" Portez manquant.

— Bien, mon lieutenant. "

Il ajouta :

" Avec quatre jours de prison à la clé, bien entendu.

— Naturellement. "

L'appel achevé, le sous-officier de semaine rétrograda de quelques pas. Il commanda : " Par file à droite... droite ! " et les vingt-huit jours, toujours flanqués de Mousseret, furent dirigés sur l'habillement, puis répartis par chambrées.

Or, au quatrième peloton on achevait de s'organiser, quand la porte, heurtée d'un coup de genou, céda, encadrant maintenant une espèce d'athlète que coiffait une casquette de loutre, et que revêtait, à mi-hanches, le bourgeron flottant, quadrillé blanc et rose, des garçons bouchers-étaliens. De la même voix assurée et sonore dont il eût annoncé : " Sept cents grammes d'aloïau ! " cet homme demanda :

" C'est ici que je compte ? "

Justement le brigadier Bourre, qui commandait la chambrée en sa qualité de " plus ancien ", se taillait une tartine de pain, la boule-de-son entrée dans le défaut de l'épaule, avec l'air d'y jouer du violon au fil luisant de son couteau.

Il s'ébahit :

" Je l'sais t'y, moi ! En v'là une façon d'entrer ! — Qui c'est que vous êtes, d'abord ? "

L'autre se nomma :

" Potiron. "

On hurla. Mais le personnage ne s'en formalisa en aucune manière. Au contraire, il parut ravi de son effet : ses épaules, soulevées par le rire, se voûtèrent en dos de bossu, en même temps qu'une grosse rigolade silencieuse épanouissait sa face de bon diable ingénu. Evidemment, il n'eût pas échangé contre six mille livres de rentes la joie de s'appeler Potiron.

" Ah ! c'est vous qui êtes Potiron, reprit Bourre conquis à tant de belle humeur : eh ben, mon vieux, j'peux rien vous dire. A c't'heure ici, faudrait qu'vous alliez trouver l'chef, y a que lui qui vous renseignera. Et puis, aut'chose : vous n'y coupez pas de quat' jours.

" Comment, j'y coupe pas de quat' jours !

— Non, mon vieux ; et à faire en rabiote, bien sûr.

— Ah ! là là, sussurra dédaigneusement Potiron. Si y a jamais q'ces quat' jours-là pour me tomber su' l' coin de l'œil, j' suis pas prêt d'attraper un compère-loriot. "

Le brigadier haussa l'épaule :

" Taisez-vous donc ; d' l'épate, tout ça.

— De l'épate ?

— Pour sûr, de l'épate ! Vous avez ramassé quatre jours de prison pour avoir manqué à l'appel, vous ferez vos quat' jours de prison et ça fera la rue Michel.

A quoi ça sert de faire le faraud quand c'est qu'y a un ordre de l'officier de semaine ?"

Du coup, l'homme à la casquette de loutre resta muet. Seulement il se giffla la cuisse, et la main soudainement dressée, la paume dehors, en dit plus qu'un réquisitoire sur le cas que lui, Potiron, faisait de l'officier de semaine. Il défia :

" Trente-deux jours à tirer au lieu de vingt-huit ? Des patates ! Ça ne vas pas avec bibi, ces comptes-là. Salut ! J'vas causer au chef."

Et ayant dit, il disparut.

On riait encore, qu'une voix déjà criait :

" Fixe !"

Mousseret à son tour venait d'entrer, et, le nez au vent, il furetait, fouillait les lointains de la chambre.

" Bé !... est ici, l'illustre Potiron ?"

C'était un petit être tout nerfs, au visage couleur de vin doux et travaillé de tics continuels, à la moustache blondâtre et molle, moussant mal sur un champ de dartres enflammées. En l'ampleur disproportionnée de son képi il enfonçait jusqu'aux paupières, et sa culotte en flancs de soufflet zigzaguait à ce point sur ses cuisses, qu'on l'eût pu croire pantalonné de la défroque d'une girafe.

Les hommes, pris à l'improviste, avaient rectifié la position sur place. Ils demeuraient l'œil sans regard, les bras tombés le long du corps et les talons sur la même ligne, attendant un ordre de repos qui persistait à ne pas venir.

Bourre prit la parole.

" Mon lieutenant, le réserviste Potiron sort d'ici à la minute même.

— Au diable ! s'exclama Mousseret. Et qu'est-il devenu, ce pierrot-là ?

— Il est au bureau, mon lieutenant.

— Ah ! bon."

Tout de suite il tourna bride. Sur son dos, sontaché d'élégantes fusées noires, la porte, ramenée, claqua. En vingt pas il fut chez le chef, homme de bien, qui, pour le quart d'heure, mettait à jour les livrets matricules, imputant des carreaux cassés et des bouchons de fusil perdus au compte des cavaliers partis en permission ou en congé de convalescence. Ayant su de quoi il s'agissait, il s'empressa, fit l'homme du monde, donna la comédie d'une contrainte de bon goût.

— "Vraiment, mon lieutenant, désolé !... Potiron, vous dites ? un boucher ? Il sort d'ici. Est-ce bête ! Si j'avais pu prévoir..."

Mousseret l'interrompit.

" Enfin, où est-il ?

— A l'habillement, mon lieutenant. Il est allé se faire équiper.

— Merci."

L'officier reprit sa course, gagna le magasin dont il franchit le seuil.

Le malheur est qu'au même instant Potiron en sortait par la porte opposée. De nouveau il se dut rabattre sur la chambre, mais Potiron l'avait traversée comme une flèche, le temps de déposer ses hardes sur son lit. Maintenant il était chez le barbier, ainsi que Bourre le donna à entendre ; et le fait est qu'il eût été chez le barbier s'il n'eût déjà cessé d'y être lorsque le sous-lieutenant survint pour l'y rejoindre.

" Ah ! ça, fit alors celui-ci, les bras jetés sur la

poitrine, est-ce que je vais passer ma journée à courir après cette brute ? Ce serait un peu raide, par exemple !"

Raide ou non, il en fut cependant ainsi, une fatalité inouïe mais opiniâtre s'entêtant à amener le soldat sur un certain point de la caserne, tandis que l'officier le cherchait sur un autre. Et le plus joli de l'affaire fut que Potiron manqua à l'appel du soir comme il avait manqué à l'appel du midi. Mon Dieu, oui ; le gaillard, délicat sur sa bouche et dédaigneux de la gamelle, s'en était tranquillement allé dîner dehors, puis s'était attardé chez un marchand de vin, à regarder jouer le zanzibar. Si bien que Mousseret éclata, son exaspération réveillée d'un coup de fouet, quand, passant la visite des chambres et posant cette question bien simple : " Voilà un lit vide, qui l'occupe ?" Bourre, qui protégeait de ses doigts la flamme couchée de la chandelle, répondit impassiblement : " Le réserviste Potiron. — Potiron ! Encore Potiron ! Toujours Potiron ! crie-t-il. Ce n'est pas possible à la fin, ce client-là se paye notre figure à tous !"

Il écumait. Sur ses talons, le sous-officier de semaine, le billet d'appel à la main, avait fait haïte et ne soufflait mot. Ce fut lui qui paya la sauce :

" C'est comme vous ! Que fichez-vous là, à me regarder comme une huitre ? Vous allez me faire le plaisir de cavalier au corps de garde dire qu'on me coffre Potiron sitôt son retour au quartier ! Tout de suite, vous entendez bien. Illico ! à l'œil ! de pied ferme !"

Et il trépinait, virait de bord, lâchait son monocle qu'il rattrapait au vol pour le revisser sous l'orbite. Ses " Ah ! non. Ah ! non ! Ah ! bien non !" étaient ceux de Baron dans la *Femme à Papa*, atterré " qu'un misérable cochon pût avoir raison à lui seul contre toute la faculté de médecine".

Tout ceci n'empêcha nullement Potiron de réintégrer la chambrée un coup que Mousseret n'y fut plus.

Il était gai comme un pinson et gris comme une petite caille ; charmant d'ailleurs, ayant passé par la cantine d'où il rapportait un litre de cognac et une salade toute préparée dans une bassine en fer-blanc.

Il entra et dit : " Y a du bon."

Ce fut une stupeur. Hors des lits, des bustes dépoitraillés se dressèrent.

" Ah !... Potiron !"

Lui ricanait, jouissait de l'étonnement général. Il conta qu'il avait coupé à la prison en se portant nouveau-malade ; après quoi, équitable et parcimonieux, il commença de répartir la salade : deux pincées qu'il puisait à même la bassine, à la fourchette d'un père Adam, puis déposait au fond des quarts maintenus entre les genoux. Le litre de cognac, tendus à bout de bras, circulait de couchette en couchette, et l'agonie d'un bout de chandelle qui s'achevait d'user sur la table, collé d'une larme de suif, promenait le long des murs des ombres fantastiques.

Potiron, le souper terminé, dit qu'il allait faire des tours.

Il enleva donc son dolman, apparut pantalonné de rouge jusqu'aux aisselles, avec des bretelles d'ordonnance qui pénétraient comme dans du beurre en l'épaisseur de son tricot, et se mit en devoir d'escalader la planche à pain. Malheureusement cette tentative ne fut couronnée d'aucun succès. Une minute on le

vit les yeux hors de la tête, se roidir sur les avant-bras, tâchant à amener son menton jusqu'à ses phalanges contractées... Ce fut tout; ses mains vernies d'huile glissèrent, et il s'effondra bruyamment sur la table, écrasant la chandelle de son dos de colosse.

Instantanément, tombée à une obscurité profonde, la chambre s'emplit de clameurs, de hurlements farouches, de sifflets suraigus : un charivari assourdissant que Potiron s'efforçait de dominer, répétant qu'il n'y avait pas d'erreur, qu'il cherchait des allumettes et que le rétablissement n'était pas son fort, — aveu désormais superflu. Des vociférations se heurtaient dans la nuit, en même temps que, par le plancher, galopèrent d'inquiétants pieds nus. Un *bleu* eut son lit chahuté : on entendit sa chute brutale et le commencement de ses protestations qu'étouffa aussitôt l'épaisseur des paillasses ; un autre se mit à beugler, ayant reçu en plein visage une ganelle qu'un bras anonyme venait de lancer à la volée.

A la fin, tout de même, une étincelle bleuâtre piqua l'épaisseur des ténèbres. La chambre réapparut, devenue telle qu'un champ de carnage, à croire qu'une armée de barbares l'avait parcourue sabre au poing, jonchée de lits effondrés, de feuilles de salade, de tessons de bouteille. Des ombres, au loin, se hâtaient, replongeaient sous les couvertures comme des grenouilles épeurées.

Potiron, point découragé, acharné à faire montre de ses petits talents, insistait, brallait, à tue-tête qu'on allait voir ce que l'on allait voir. Et tour à tour il fit le manchot, puis le cul-de-jatte : le derrière par terre, le pied droit ramené sur la rotule gauche et le pied gauche ramené sur la rotule droite (exercice dédié aux dames). Bourre, qui s'était absenté un quart d'heure, le surprit dans cette position.

"Hein ! quoi ! cria-t-il effaré ; en v'là un qui fait l'comédien, à présent ! Voulez-vous bien aller vous recoucher tout de suite ! Vous aurez deux jours sall' police, avec un motif qui ne sera pas à la mie de pain, je vous en flanque mon billet !"

Puis, l'œil mi-clos, la lippe tendue :

"Ah ça mais... ah ça mais... ah ça mais..."

Il cherchait. Sûr, le personnage ne lui était pas inconnu. Soudain il tressauta :

"Eh ! c'est Potiron, nom d'une trousse ! Hé ben, elle est bonne, celle-là ! Pourquoi q'vous n'êtes pas à la boîte !"

Congestionné, suant par tous les pores du visage la joie de vivre et l'orgueil des santés débordantes :

"Je suis malade," dit négligemment Potiron.

Le premier soin de Mousseret, en arrivant au quartier lendemain, fut de passer au corps de garde prendre des nouvelles de son homme.

"Eh ben ! Potiron ?"

Cinq heures venaient de sonner. Par la croisée du poste ouverte sur la grand' route, une aube de printemps entra, rose et tiède ; la douceur infinie des journées qui s'éveillent et qui promettent d'être belles. Une rousseur de soleil indécis cuivrait le sol. Elle grimpa à la plinthe du mur, montait à l'assaut d'un pied de table, s'allait perdre sous l'ombre portée d'un lit de camp que chargeaient trois corps endormis, trois manteaux aux collets dressés d'où rejaillissaient en brosses rases trois crânes tondus à l'ordonnance. Seul

le sous-officier veillait, bouquinant les loques graisseuses d'un roman cent fois lu et relu déjà, et que, de temps immémoriaux, une garde repassait à l'autre.

A l'entrée de Mousseret il se leva, prit la position militaire : "Potiron, mon lieutenant, est rentré à neuf heures.

— Ah ! ah ! — Et il est sous clé, j'aime à croire ?

— Non, mon lieutenant.

— Comment, non !"

Le maréchal des logis eut le geste qui n'en peut mais : "Potiron s'était porté malade, et dame !..." Cela suffit. Mousseret fit demi-tour. D'une traite il fila sur la chambre, que du reste il trouva vide, les hommes étant à la corvée. Pourtant, un élève trompette exempt de service, qui fourbissait au tripoli le pavillon de son instrument, donna un renseignement précieux :

"Potiron ? Il est aux cabinets, mon lieutenant.

— C'est bon, dit Mousseret, je vais l'attendre."

Il était fixé. C'était la plaisanterie de la veille qui recommençait.

Il ravala un sourd juron, vint se camper au seuil de la porte qu'il barra de ses jambes ouvertes. Cinq minutes s'écoulèrent, puis dix, puis dix autres. Rien ne venait ; il attendait toujours, muet, cinglant du bout de sa cravache la double bande azur de la culotte de cheval. Tout rageait en lui tout ! depuis le bout de son nez sillonné de soubresants nerveux, jusqu'à la pointe aiguë de sa botte !

"Chameau !" murmura-t-il.

Et comme, à ce moment, le brigadier des ordinaires passait près de lui, la main en coquille sur l'oreille, il le héla, lui jeta une question au vol :

"Pas vu Potiron, Misapoint ?

— A la cantine !" dit le soldat.

Ils venaient de prendre un marc ensemble.

A la cantine ?... Malade et puni de prison, le drôle buvait à la cantine ?...

L'officier, déjà, y était ! Mais Potiron, lui, n'y était plus ; passé chez le casernier acheter un savon, puis, de là, à l'habillement réclamer un pompon qu'il n'avait pas touché, puis aux cuisines carotter un potage, puis, — car le trompette de garde appelait les malades au trot, — à la visite du médecin. Là, à vrai dire, il ne prit pas racine ; en deux temps il fut expédié :

"Ouvrez la bouche, tirez la langue, voyons le pouls. Très bien, vous êtes un fricoteur ; vous aurez deux jours de prison.

— Mais, major... "

— Non, pardon, fichez-moi donc le camp."

Il sortit... "

"Potiron est là ?" demanda Mousseret qui entra.

Le médecin avait fait demi-tour sur sa chaise :

"Tiens, Mousseret ! Comment va, mon bon ? C'est Potiron que vous cherchez ? Il sort d'ici. Courez vite, vous le rattraperez à deux pas.

— Je vous remercie, dit le sous-lieutenant, je sors d'en prendre !"

Il n'insistait plus. Il en avait assez. Tranquillement il alla au poste, fit sonner aux brigadiers des logis, leur enjoignant d'avoir à se saisir du réserviste Potiron en quelque lieu qu'ils le trouvassent. A la malle, Potiron ! Hors la loi, Potiron ! Pas d'explications, rien du tout ! Si Potiron n'était bouclé dans un quart d'heure, tout le clan des gradés coucherait à la boîte,

Et allez donc !

Dans ces conditions, la lutte devenait impossible ; il n'était plus de fatalité ni de dieu des bons fricoteurs, comme disait le médecin major, qui pût sauvegarder Potiron. En effet, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le sous-lieutenant lui-même était sonné au corps de garde.

Il accourut.

" Nous le tenons, dit le maréchal des logis.

— Parfait."

Il soufflait bruyamment. Il demanda :

" Vous l'avez fourré en cellule ?"

En cellule ? Non. La brouette au dos, la pelle à fumier en travers, on l'avait envoyé enlever le crottin dans la petite cour du rapport, un rectangle pavé, en retrait, logé derrière la caserne et que fermait le mur d'enceinte sur deux faces. Mousseret n'en demandait pas plus. Allègre, sifflant, la cigarette au bec, il gagna la cour du rapport ; il y vit une brouette, une pelle et un pâté de crottin qui fumait au soleil, mais de Potiron aucunement ; le joyeux Potiron s'était donné de l'air après avoir enlevé sa blouse, fourré son callot dans sa poche et rabattu sur ses sabots les replis de son pantalon de prisonnier. Mousseret tempêta, hurla, consigna la quartier d'office, jusqu'à la gauche ; peine perdue ! les journées succédèrent aux journées, les semaines croulèrent sous les semaines : jamais plus on n'ouït parler de Potiron au 51<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval.

Et ainsi se réalisa le mot de cet homme vraiment distingué :

" Trente-deux jours à tirer au lieu de vingt-huit ? Des patates ! Ca ne va pas avec bibi, ces comptes-là."

GEORGES COURTELINE.

#### CHRONIQUE

## LE " MOI "

Il est entendu, — cela remonte, je crois, à Pascal, — que le " moi " littéraire est haïssable.

N'empêche que, depuis deux siècles, on en a largement usé. Vous rappelez-vous le discours de Pierre Loti à l'Académie ? Des statisticiens malveillants s'amuserent à nous dire combien de fois il y avait mis : " Je " ou " Moi ". Nous l'aurions tous imité. Nous avons mis en action les *Animaux malades de la peste*, et écharpé le malheureux en qui nos manies se résu- maient trop bien. Il avait abusé du " moi " : on ne peut le faire impunément qu'à la condition de flatter le " moi " des autres.

Malgré cette exécution, le " moi " est plus en faveur que jamais. Elle n'est pas guérie, certes, cette maladie, cette manie de la confiance publique. — Nous lui devons encore bien des mauvais livres, — dont nous serons peut-être les auteurs, ce qui nous empêchera de les trouver mauvais. . . . (d'autres s'en chargeront pour nous.) Et c'est peut-être l'explication de la " crise de la librairie," ce dépit du lecteur qui voudrait trouver dans un roman quelque " belle histoire," gaie ou triste, mais mouvementée, et qui n'y apprend que la façon dont l'auteur usa sa première gifle.

Ce que lui sert chaque débutant, ce sont des " souve-

nirs " déguisés ; il en est, je crois, profondément las. On peut, en littérature, essayer de la méthode homéopatique et combattre les semblables par les semblables. A ceux que rebute le " moi " timide ou retors, faisons lire. . . . ou relire les *Souvenirs* d'un homme comme Sarcey, — le " moi " toujours, mais franc, courageux, de bonne humeur, et instructif comme l'expérience.

Oh le dit cynique, ce " moi "-là. Francisque Sarcey est peut-être, de tous les écrivains actuels, celui sur lequel daubent le plus les jeunes gens. On lui fait des farces inénarrables que lui-même nous conte en s'en divertissant. Lorsqu'il pénètre dans certains théâtres irréguliers — qui ont fait divorce avec le clair français de Molière — il se trouve toujours un poète, même un prosateur, pour lui crier : " Francisque ! " ou " Mon oncle ! " avec une familiarité sans tendresse.

Dans chaque " livre à clé ", on nous montre un personnage épais qui cumule les fonctions de pion (pour les hommes) et de minotaure (pour la plus belle partie de l'humanité). Il va sans dire que ce personnage fait toutes les balourdises, accouche de toutes les phrases prudhommesques, porte sur tout des jugements à la Homais et le fait solennellement en ayant l'air d'y croire. C'est maintenant une épreuve comme celle de l'initiation maçonnique : on n'est pas sacré poète délicat, narquois psychologue, sans avoir mangé du Sarcey.

Il en rit, — et ne mange ni poète, ni psychologue. Bien au contraire. Persuadé, comme il dit plaisamment, " qu'il ne mourra pas ", il attend que ses caricaturistes viennent à récipiscence. Ils finissent toujours par y venir. Ils ont raison. Ce " moi " de Francisque Sarcey leur apparaît sous son vrai jour : très sincère, se moquant de lui-même, à l'occasion courageux sans forfanterie, et. . . — comment dirai-je ? — paternel sans pédantisme. C'est un " moi " qui a toujours quelque chose à conter, parce qu'il a beaucoup vu, beaucoup retenu, étudié, observé sur lui-même ou sur les autres. C'est, en somme, le " moi " du conteur qui revient des grandes Indes, nous dit ses aventures, et ne nous ennuie pas le moins du monde. Dans l'espèce, les grandes Indes ne dépassent guère la limite des fortifications ; mais, dans une seule vie de Parisien travailleur, que toutes les nouveautés intéressent, il peut y avoir bien des découvertes et pas mal d'imprévu. C'est tout cela que Sarcey nous apporte.

Je relisais, tout à l'heure, ses *Souvenirs d'âge mûr*. C'est de la conscience — genre exquis ou redoutable — qu'il est surtout question.

Tout autre que Sarcey, tout esprit dogmatique, eût intitulé le livre : *Histoire de la conscience*. " Notre oncle ", lui, s'est dit, qu'un pareil sujet, traité de façon doctorale, serait peu récréatif, et instructif moins encore, — puisqu'il ne serait pas lu. Or, les livres peu lus ressemblent trop au cheval de Roland : il avait cent qualités, il en avait mille, — mais il était mort.

Il s'agissait de se faire lire. Comment Sarcey s'y prend-il ?

Il aime son sujet ; il nous le dit, et avec tout son cœur. Des anecdotes plaisantes l'assiègent : il ne résiste pas, n'y songe pas même, et nous transmet ces anecdotes, en les assaisonnant à sa manière, et en leur donnant du ragoût. Comme, à ces tâtonnements d'un art nouveau et difficile, à toutes ces expériences, à ces

essais de méthodes heureuses ou malheureuses, sa personnalité se trouve intimement mêlée, il a ce que les "petits jeunes" appellent son cynisme, et qui est un charme pour les autres. Sans pose, sans fausse modestie, il nous dit : "En telle circonstance, tel jour, devant tel public, pour telle raison, j'ai été mauvais, mais mauvais ! J'ai fait un *four noir*." Ou bien : "Ça été une de mes bonnes conférences. Croyez-moi si vous voulez, mais j'ai été brillant."

Et nous le croyons, certes, parce que soit qu'il avoue une défaite, soit qu'il se rappelle un triomphe, il est toujours sincère. Mais nous faisons mieux que de le croire, nous nous instruisons à le lire, car, après nous avoir dit : "Pourquoi ai-je réussi ? pourquoi échové ?" il tire la philosophie de chaque incident.

C'est l'expérience loyale, spirituelle, un peu goguenarde, qui vous dit : "Mes enfants, si vous voulez m'en croire, ne m'imitiez pas en ceci !" ou "Imitez-moi en cela !" Ce n'est plus cette imprudence morale, cette confiance, ce déshabillé qui nous gêne parfois dans les romans actuels. C'est un bon conseil simplement donné. Et, dans ce style familier plein de réticences malicieuses, dans ce style qui porte son esprit "en dessous," c'est charmant.

Faut-il une conclusion ?

Nous dirons alors, si vous voulez, anti-scientifique, la vieille histoire de la lance d'Achille ! Le "moi" littéraire peut guérir lui-même les maux qu'il avait causés. Mais il y faut le "moi" d'un homme comme Francisque Sarcey : J'ai peur que le remède ne soit pas à la portée de tout le monde. Il y avait beaucoup de lances, — et une seule lance d'Achille.

CHARLES FUSTER.

## A AIX-LES-BAINS

Me voici, pour un grand mois, loin de mon logis d'été, c'est-à-dire, loin de Paris ; car, à Mandres, la gare est voisine, et je puis, en une heure, quand il me plaît, revoir, sur mon long tuyau de bronze, le médiocre pastiche du Mercure de Jean de Bologne, qu'on appelle le Génie de la Bastille. Bien que j'aie pas mal couru le monde, je ne suis décidément voyageur ni par goût, ni par tempérament. Je ne quitte jamais Paris et ses environs sans un regret, et, à peine en route je songe au retour.

Cependant, cette année, pour tenir des promesses faites à des amis et pour suivre un traitement thermal, j'ai bouclé ma valise. Ce matin, c'est la Dent du Chat, ce sont les Alpes de Savoie, que je vois de ma fenêtre, à travers la brume de ce pluvieux et absurde été. Dans quatre ou cinq jours, je serai tout au fond des Pyrénées, au pied du Pic de Ger, à plus de cent lieues d'ici ; puis, j'irai respirer le vent du large et admirer les énormes laines du fond du golfe de Gascogne ; enfin, je reviendrai voir si la rose qui porte mon nom — et dont je suis très fier — est aussi remontante que me l'assure son inventeur, M. Ledéchaux, et si elle parfume, en automne, mes plates-bandes de la Fraizière.

Je vais donc, comme vous voyez, faire le tour de France.

A Aix-les-Bains, je loge au *Splendide-Hôtel*. N'allez

pas croire que cette emphatique et ronflante enseigne n'ait particulièrement attiré. Au contraire. S'il y avait eu ici un *Convenable-Hôtel*, un *Décent-Hôtel*, c'est là que je fusse descendu. Je ne suis au *Splendide* que pour demeurer, porte à porte, auprès d'un ami malade. D'ailleurs, je n'ai que des éloges à faire de l'établissement et, sans le mauvais temps, j'y jouirais d'une vue admirable sur les montagnes et sur le lac du Bourget. C'est, vous le savez, dans ses ondes de saphir — elles sont, pour le moment, couleur de carote de guérite — qu'Elvire — qui s'appelait Mme Charly — laissa traîner son châle — on écrivait "shall" alors — en écoutant, entre les bras de Lamartine, la cadence des rames.

Mais pas moyen de faire une partie de bateau, ni de monter au Revard, par le chemin de fer à crémaillère, pour apercevoir le bout du nez du Mont-Blanc. Tous les spectacles de la nature sont momentanément ajournés pour cause de pluie, comme un feu d'artifice ou une ascension d'aérostat. Si l'on suit, au *Splendide-Hôtel*, — décidément j'aimerais mieux *Confortable-Hôtel*, *Correct-Hôtel*, ou quelque chose dans ce goût-là, — si l'on suit ici, dis-je, les grandes traditions et si l'on prétend me compter cinq francs le coucher de soleil d'hier soir, je proteste. Il ne valait pas plus de quarante sous.

Donc, restons à Aix. Mettons un pardessus, relevons le bas de notre pantalon, ne sortons jamais sans notre parapluie, et résignons-nous à l'existence de la ville d'eaux.

Elle n'est pas sans douceur ; et l'on trouve, ici, deux magnifiques établissements, le Cercle et le Casino des Fleurs, avec tout ce qu'il faut pour tuer le temps, à l'abri des averse. Comme ils sont rivaux, ils prodiguent à leurs hôtes les spectacles. Il y en a presque trop ; et le baigneur consciencieux, qui voudrait profiter de tous ces divertissements, serait, à la fin de sa saison, absoiument blasé et se répéterait tout bas le mot fameux de lord Halmeoston : "Sans les plaisirs, la vie serait assez supportable."

Comme je ne dois rester à Aix que très peu de jours, je n'ai pas à craindre cette indigestion dramatique et musicale, et sans faire d'excès dans cet ordre de sensations, je passe volontiers une heure ou deux au théâtre. C'est ainsi que, mardi dernier, j'ai eu la grande joie d'applaudir Mlle Delna, dans l'*Attaque du Moulin*.

Voilà une artiste comme je les aime. Cette extraordinaire jeune fille doit tout à son tempérament, à sa nature ; elle est à peu près pareille au gentilhomme dont parle Molière et elle sait tout sans avoir jamais rien appris. Ce rôle de la vieille servante Marceline occupe le second plan dans le drame lyrique de M. Bruneau, et le personnage est, en somme, assez banal. D'instinct, sans effort, Mme Delna l'élève à la hauteur et lui donne la force d'un type. Admirablement grimée en vieille — à vingt ans ! — elle n'a qu'à montrer son puissant et expressif visage, aux traits si largement taillés, pour l'optique de la scène, et à déployer ses geetes si amples, si simples, si naturels, pour que tout le public soit conquis. La voix, vous le savez, est incomparable, et l'on n'a, paraît-il, entendu rien de semblable depuis l'Alboni. Savez-vous pourtant ce que je me disais, encore tout secoué par ces accents si

poignants ? Eh bien ! je songeais : " Quel dommage qu'elle ait une si belle voix ? "

Pourquoi ? Parce que j'aime bien la musique, mais que j'aime mieux la littérature, et que, si Mlle Delna n'était pas une grande cantatrice, ce serait une joie de la lâcher en plein drame et de faire d'elle une grande tragédienne. Par malheur pour les poètes, Mlle Delna possède, dans son larynx, une presse à billets de mille francs. Qu'elle en soit félicitée et qu'elle me pardonne mon regret égoïste.

En l'écoutant, l'autre soir, il m'est venu une idée assez folle. Ne pourrait-on pas, quand le phonographe sera arrivé à un suffisant degré de perfection, lui faire recueillir tous les rôles interprétés par les acteurs sublimes et les chanteurs de génie, et faire jouer, plus tard, les ouvrages par des mimes des deux sexes ayant, dans la poche de portefeuille et sous le corset, les plaques phonographiques de leurs différents rôles ? La jeune première muette presserait un bouton, et l'on entendrait la voix d'or de Sarah Bernhardt ; le ténor aphone tirerait une ficelle et donnerait la note de Reszké. Ce ne serait pas complet, sans doute, et la pantomime ne s'accorderait pas toujours avec les paroles dites ou chantées. Cependant, mon idée est à creuser. Il y a, pour l'acteur, deux moyens d'être mauvais, le geste et la voix. Il n'en aurait plus qu'un. Ce serait un progrès tout de même.

Comme la Delna ne chante pas tous les soirs, la plus agréable distraction, à Aix, est de s'asseoir, au Cercle ou au Casino, sur quelque fauteuil à bascule, et de regarder le défilé des belles dames, avec tout le printemps en fleurs sur leurs grands chapeaux et des manches à tel point énormes et bouffantes, qu'elles semblent faites, non pour cacher des bras charmants, mais pour dissimuler aux regards des gabelous plusieurs gigots de moutons. Rien — même cette mode ridicule — ne peut empêcher, bien entendu, une jolie femme d'être jolie ; et, sous ce rapport, Aix fait songer au ciel du Prophète, et Don Juan y trouverait assez de beautés pour dresser sa liste des mille et trois. C'est égal, les élégantes devraient bien renoncer à s'alourdir de cette paire de mongolfières et revenir, pour l'hiver prochain, aux robes collantes et aux manches étroites. C'est du moins le vœu, mesdames, d'un vieil admirateur, de jour en jour plus désintéressé, mais qui aurait, pourtant, plaisir à s'assurer qu'il y a encore des personnes bien faites.

Dans la foule cosmopolite à laquelle je suis mêlé, je reconnais à chaque instant bien des visages connus. Mais le lion de la saison est encore, cette année comme les précédentes, S. M. Georges Ier, roi des Hellènes.

Prince danois — le Danemark est notre allié historique — et souverain d'une nation généreuse qui n'a pas oublié que nous avons contribué jadis à l'œuvre de son indépendance, le roi Georges a pour la France une ardente sympathie ; et, quand même les eaux d'Aix ne lui seraient pas si salutaires, je crois qu'il renoncerait difficilement à la douce habitude qu'il a prise de venir, chaque été, dans ce beau pays, où il se sent environné d'une atmosphère d'amitié. Il y goûte une hospitalité délicate, qui cherche à lui plaire sans l'importuner et respecte son demi-incognito.

Tous les saluts sont discrets, tous les regards se font bienveillants, quand passe cet élégant et svelte promeneur, aux fines et blondes moustaches, qui, bien qu'il approche de la cinquantaine, semble un jeune homme.

Ici, le roi de Grèce est populaire. La ville lui a donné le droit de cité ; et il dit : " Je suis citoyen d'Aix-en-Savoie " avec autant de fierté que don Carlos, dans *Hernani*, se vante d'être bourgeois de Gand. Quiconque l'approche est aussitôt séduit et charmé par sa courtoise bonhomie, par son exquise simplicité. D'ailleurs, un petit incident, qui s'est produit tout récemment, en donnera la preuve.

Dans la rue Georges Ier, qui va du Splendide-Hôtel à l'établissement des Bains, et que le roi descend, chaque jour, pour accomplir son devoir thermal, il y a une grande auge de pierre où les ménagères du faubourg font leur lessive. Or, la municipalité d'Aix s'avisa que ces lavandières sabillardes, ces paquets de linge mouillé, ces enfants barbotant dans le ruisseau savonneux, offraient un spectacle indigne d'une rue portant le nom royal, et elle eut la maladroite idée de cacher le lavoir au moyen d'une grande plaque de fonte, de forme arrondie et peinte en couleur marron, rappelant de manière assez fâcheuse celles qui masquent, à Paris, les " rambuteaux. "

Mais, dès son arrivée, le roi s'étonna de cet " embellissement " de sa rue. On sut que, loin d'être choqué par ce tableau populaire, par ce coin pittoresque, il les aimait, au contraire, et qu'il s'arrêtait là volontiers pour causer avec les laveuses, pour caresser les enfants et leur faire quelques libéralités.

On s'empressa, je dois le dire, de réparer l'erreur ; on fit disparaître sans retard la laide muraille de fonte, et l'on rendit au roi son lavoir. Mais ne trouvez-vous pas que cette anecdote rend tout à fait aimable la physionomie de Georges Ier, et révèle en lui un homme de goût et un brave homme ?

Je souhaite donc bonne cure et heureux séjour à Sa Majesté, dans cette belle Savoie que je vais quitter tout à l'heure, juste au moment où le baromètre remonte et où l'admirable paysage du lac, du ciel et des montagnes m'adresse le sourire délicieux et ironique d'une coquette à qui l'on dit adieu.

FRANÇOIS COPPÉE.

## OPINIONS

CELLE DE FRANZ

A Edouard Lockroy.

En fait d'opinions, tenez, je chante celle de Frantz, le chien de guerre d'Allemagne, elle est la bonne.

Frantz est un chien de guerre qui n'aime pas la guerre, quoiqu'il soit dressé pour elle. Car, vous savez en effet, qu'aujourd'hui on y met aussi les animaux.

Oui, mille huit cent quatre-vingt-quinze ans après la mort du Christ, leur philosophe divin, les nations chrétiennes en sont encore à instruire les bêtes à l'art de l'entr'égorgement civilisé qui constitue le plus usuel de nos rapports terrestres. Encore ne s'agit-il pas des bêtes dites féroces et classées comme telles par les naturalistes, mais bien des bêtes domestiques, et des

plus douces, de celles que l'on tient pour amies de l'homme !

On dresse des chiens à la guerre humaine. On les applique au service militaire. On leur enseigne à distinguer l'ennemi par mode de flair ; en leur faisant subodorer des drapeaux divers et des uniformes réguliers. C'est à la prochaine qu'ils feront merveille, selon le mot célèbre. Vous verrez, ce sera charmant, charmant, charmant !

Achèveront-ils les blessés, en les dévorant tout vifs, que dis-je, tout hurlants sur les champs de bataille ? voilà ce que leurs éducateurs n'osent pas encore nous permettre. Mais la race est déjà si intelligente, et elle se fait de jour en jour ! S'il était permis de les exercer et de les lâcher déjà sur quelques hôpitaux, sacrifiés à la science, on verrait ce dont ils sont capables en ce genre d'exploits guerriers. Qui commencera ? tout est là. Oh ! la routine !

Je me suis laissé dire que l'espèce du chien de guerre, dont Frantz est le type impérial allemand, a été obtenue par un croisement habile et raisonné du négrier et du molosse de contrebandiers. Il a, de celui-là, la haine de l'homme, et, de l'autre, cet instinct de la douane, où commence (et finit peut-être) la vertu du patriotisme. C'est une bête faite, mais bien faite. La future conflagration européenne du bon vieux monde en verra des meutes... pardon, des régiments... dans les moissons, les vignes, les bocages et les houblonnières.

Elle n'y verra pas Frantz, toutefois, s'il persiste dans son opinion, qui est la bonne.

Ce Frantz, présent amical du sultan à l'empereur, du grand Turc au grand Allemand, du Père des croyants au Père des sceptiques, était élevé à Potsdam, dans le chenil-état-major des chiens de guerre, pour en être le modèle et la gloire. Il était magnifique et formidable, Guillaume II l'aimait entre tous pour sa gueule dévoratrice où trente-deux cornes de rhinocéros, en guise de dents, s'alignaient. "C'est un toutou, écrivait Sa Majesté à M. de Bismark pour le consoler, mais un toutou à défendre tout seul l'Alsace et la Lorraine si ces fous de Français voulaient nous les reprendre. Il ne ferait qu'une bouchée d'un escadron de cuirassiers lancé, chevaux compris, à toutes brides. Enfin j'y compte ! — S'il fait des petits, envoyez-m'en," répondait l'homme de fer.

Et l'Allemagne y comptait, comme son maître. On avait bien remarqué que, au cours de ses promenades hygiéniques, autour de Potsdam, Frantz faisait des stations fréquentes devant le moulin de Sans-Souci, et qu'il prenait plaisir à en regarder tourner les ailes. Plus que du plaisir, de l'extase ! Il en riait à pleines babines, car les chiens rient quand ils s'amuse, et Frantz s'amusait au souvenir historique de ce brave meunier philosophe qui tint tête à Frédéric II dans le dit moulin légendaire. Au retour, le chien colossal de guerre jouait encore avec les enfants à la mamelle et de sa langue, destinée à lancer des fleuves de sang, il débarbouillait les petites filles qui mangent des tartines de beurre sur le pas des portes. C'est parce qu'elles sont allemandes ! écrivait l'empereur au chancelier. Mais si elles étaient françaises, tout y passerait, fillettes, tartines, portes et le reste. Et le tueur jubilait dans Varzin.

L'autre dimanche l'Allemagne entière fut placardée d'affiches promettant des récompenses honnêtes au citoyen éminent qui retrouverait et ramènerait Frantz à son maître. Qu'était-il donc arrivé ? Les versions diffèrent, mais voici la certaine.

Pendant l'exercice, qui consiste à déchaîner la fureur du régiment des chiens de guerre par l'exécution tamarresque de la *Marseillaise*, Frantz s'était lâchement esbigné et il avait gagné les paysages. L'étonnement où vous seriez de trouver au Thibet un tigre végétarien et se nourrissant de cardons à la moelle, sans moelle, n'est rien auprès de la stupeur où la fuite du guerrier canin précipita ses pâles éducateurs. Que la *Marseillaise* l'embêtât, soit, mais il devait en donner d'autres preuves, et si la nature lui avait planté trente-deux cornes de rhinocéros dans sa mâchoir allemande, c'était au moins pour grincer à l'hymne des Français comestibles et maudits.

Lui, pendant ce temps, il filait le long des sentiers fleuris, âme candide et douce, déposée par erreur dans une forme farouche, où les politiciens eux-mêmes se trompaient, il allait vers le son des cloches, plein d'allégresse et de bienveillance. Il se livrait dans les prairies diaprées à son tempérament pacifique, clément envers les mouches qui l'escortaient dans sa ballade et n'osant pas aboyer à sa joie, de peur d'effrayer les fauvettes. Hélas ! hélas ! rien de moins militaire que Frantz, le chien de guerre impérial ! — C'est bien plutôt, a dit depuis M. de Bismark, un chien d'arbitrage européen.

Des paysans ont raconté que, s'étant d'abord cachés pour laisser passer la terrifiante bête, ils l'avaient vue s'approcher d'un troupeau de moutons, et le paître !

Dans un village, ayant trouvé une chaumière grande ouverte et vide d'habitants, il s'assit devant lâtre et se mit à tourner la broche ! A la sortie de l'école d'un autre village, il courut au devant des petits Allemands, pleins de pipes, et n'eut de cesse qu'on ne lui donnât à porter tous les cahiers et les livres de la classe en sa gueule immense et bénévole. Puis, comme il avait faim, il décrocha à l'étal d'un boucher un gigot de sept livres, et se dirigeant vers une modeste fruiterie, il l'échangea contre un fromage à la crème.

Pauvre Frantz ! Il ne devait pas échapper à son sort fatal de grand chien de guerre. La récompense honnête était de deux cents marks pour le sujet distingué qui le réintégrerait à Potsdam, avec ou sans muselière. On l'a découvert à Lossow, près de Francfort-sur-l'Older. Un berger (parbleu !), attendri par ses caresses de nomade et ses bons yeux tendres, l'avait recueilli dans sa cabane. Il y berçait, quand on l'a reconnu, une barcelonnette de petit gosse sans patrie, sans famille et nu, comme un ver, que le berger trouva sur la route, dans un journal socialiste.

On l'a ramené à l'empereur, qui lui a flanqué un poil sévère et s'est efforcé de le ramener au sentiment du devoir, comme à celui de l'honneur militaire. Mais le colosse s'est couché en rond, sur un tapis, au pied du trône et il a fait comprendre clairement à son maître que, à moins de devenir enragé, il ne mordrait jamais l'homme, et qu'on l'embêtait. Il n'aime pas la guerre, ce chien de guerre ! C'est son opinion, la bonne.

CAQUET BONBEC.

**ENCORE \* DES \* AVANTAGES !**

93 rames de papier-note, réglé, \$1 25 la rame,  
5 rames pour \$5.50.

**VALEUR REELLE \$2 LA RAME.**

130,000 Enveloppes blanches, No 7, 75c le mille. Valant \$1.00.

35,000 Enveloppes en papier-toile à 75c le mille. Valant \$1.50.

**DEMANDES DES MONTANTILLONS.**

**MORTON, PHILLIPS & CIE,**

**MONTREAL**

**'NorthBritish & Mercantile'**

**CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE**

CAPITAL.....	\$16,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

**DIRECTEURS ORDINAIRES:**

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

**78 St-Francois-Xavier, Montreal.**

**GUSTAVE FAUTEUX,**

TELEPHONE BELL No. 312.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montreal.

**BURROUGHS & BURROUGHS,**  
**AVOCATS**

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W Herbert Burroughs.

**ARTHUR GLOBENSKY**  
**AVOCAT.**

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

**J. A. DROUIN**  
**AVOCAT.**

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Telephone 2943.

**EDEN MUSEE**  
**ET THEATRE**

Edifice du Monument National  
Le Seul Théâtre Français à 10c.

**4 REPRESENTATIONS PAR JOUR**

2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

**AU THEATRE**

CHANSONNETTES, ROMANSES,  
DANSES, ACROBATES,  
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

**AU MUSEE**

**MERCIER sur son LIT de MORT**

100 Figure de cire, Léon XIII.  
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

**JACQ. VANPOUCKE**

PROFESSEUR DE

**Clarinette et de Solfège,**

221—RUE CRAIG—221

**LA SAISON** - Journal illustré des Dames, le plus beau et le plus complet. Le seul au monde publiant 100 Gravures par n. 50 OUVRAGES DE TOULOUSE dirigés comme suit: 10 costumes d'été 5 vêtements d'hiver 8 modèles de robes 4 toilettes de soirée 29 corsets, jupes initiales, fleurs. LA SAISON publie, en outre, des chroniques de L. MORDI et des descriptions des gravures, un ravis-ant roman, très moral, illustré de beaux dessins dans le texte. No. Spécimen gratis. — Abonnements: 3 mois ..... 50c 6 " ..... 90c Agents à Montréal, **L.S. JOS. F. A. T. H. & F. R. I. E. R. I. E.** 1084 et 1086 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. BOITE 274.



**POUR RELIER LES FASCICULES "NAPOLEON"**

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos bureaux, ou demander notre agent qui irait le leur montrer.

**JOHN LOVELL & FILS**  
23 Rue Saint-Nicolas.

# COMPAGNIE D'EXPOSITION DE MONTREAL

## Quatrième



## Exposition



## Provinciale

**12 AU 21 SEPTEMBRE 1895**

Grande Exposition de Bestiaux, Chevaux,  
Bêtes à cornes, Moutons, Cochons, Volailles

### EXPOSITION DE CHIENS

Splendides Produits d'Horticulture exposés, Manufactures  
Machineries, Industrie, Produits Agricoles et de Laiterie.

Musée Historique. Attractions Spéciales. Navire de Guerre de Sa Majesté dans le Hâvre.  
Prix réduits sur tous les Chemins de Fer.

**S. C. STEVENSON,**

*Gérant et Secrétaire.*

✉ Envoyez chercher la Liste des Prix.

## Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

**SIÈGE SOCIAL, MONTREAL.**

ROBERTSON MACAULAY, *Président.*  
HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*  
G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*  
IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*  
Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894 a, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

### Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

**Demandez à nos agents  
De vous expliquer  
Ce système.**

**O. LEGER,**

GERANT DU DEPARTEMENT FRANCAIS  
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.